

MICHAEL HALIMI

Paris, encore !

roman

MICHAEL HALIMI

Paris, encore !

roman

© MICHAEL HALIMI, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5445-4

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Je n'aurais pas dû prendre ce taxi, c'était une erreur monumentale ! Pourtant, c'était plus fort que moi, à chaque fois que je rentrais de voyage, je ne pouvais m'empêcher de me poster à la station située devant la gare de Lyon. Je n'avais rien contre le métro. Au contraire, je faisais partie des rares Parisiens persuadés qu'ils « possèdent » les meilleurs transports en commun au monde et que, quelles que soient les circonstances, le moyen le plus rapide pour se rendre d'un point à un autre de la capitale n'est jamais la voiture. Mais, pour profiter de la beauté de Paris, le métro n'est pas le plus indiqué. Alors qu'en taxi la balade devient extraordinaire ! Je patientais donc en rêvassant. Comme à chacune de mes rares escapades, j'appréciais de rentrer chez moi, et je savais que je serais rapidement pris en charge par un chauffeur. Devant moi, une femme d'une cinquantaine d'années, affublée d'un manteau de fourrure et d'un mari, tous deux distinctement provinciaux, poussait des soupirs en tirant sa valise. À la voir ahaner ainsi, on aurait pu croire qu'elle voyageait pour la première fois. Son mari, au visage et aux vêtements du même gris blafard, ne portait aucune attention aux efforts qu'elle déployait pour faire glisser ses chairs épaisses entre les rambardes métalliques délimitant le labyrinthe dans lequel nous attendions notre tour.

Une jeune femme à la tempétueuse chevelure rousse monta à bord d'un taxi. Puis vint le tour du drôle de binôme qui me précédait. La femme s'approchait du véhicule qui s'était arrêté devant elle lorsqu'un couple muni d'une poussette la bouscula et lui ravit la place qui lui était destinée. Elle demeura interloquée quelques secondes, puis protesta, indignée. Le père de famille, qui avait déjà plié la poussette et s'apprêtait à ranger ses sacs dans le coffre, rétorqua sans ménagement que les parents avec enfant n'avaient pas à faire la queue et qu'elle devait avoir appris cela, même du fin fond de sa province. Croyant l'avoir anéantie par sa vacherie, le jeune papa rejoignit sa femme et sa progéniture dans l'habitacle. C'était compter sans l'endurance et la hargne de la corpulente quinquagénaire qui ne se laissa pas faire et s'accrocha à la portière du taxi en hurlant à ses occupants d'en sortir. En l'écoutant, on comprenait que l'attaque sur son origine provinciale l'avait particulièrement vexée. Un petit attroupement

commençait à se former et quelques véhicules en attente accompagnaient l'altercation de mélodieux coups de klaxon. Pendant ce temps, le mari demeurait étrangement immobile, à quelques mètres de la scène qui opposait sa femme au jeune couple. Je m'attendais à ce qu'il intervienne afin d'arrêter ces effusions inutiles. Mais son comportement surprenait au contraire par sa froide impassibilité. L'air à peine vivant, il regardait la scène avec un tel détachement que je m'interrogeai finalement sur les liens réels qui unissaient ces deux êtres. Après tout, à aucun moment je ne les avais vus se parler. Le fait qu'ils soient mariés, qu'ils aient même la moindre relation affective, amicale ou professionnelle m'apparut dès lors comme l'unique produit de mon imagination.

Devant le taxi, l'altercation virait à l'hystérie collective. Le chauffeur, descendu du véhicule, tentait sans succès de raisonner la furieuse provinciale dont il souhaitait en particulier qu'elle n'arrache pas la portière de son instrument de travail. La jeune mère lui hurlait depuis l'intérieur de remonter et de démarrer ; le père vomissait un flot d'insanités qui aurait choqué le plus chevronné des dockers. Sans vraiment réfléchir, je m'avançai vers la troupe vocifératrice et tentai de raisonner la femme à l'origine de ce scandale. Je lui expliquais qu'elle avait intérêt à abandonner cette bataille et à tout simplement prendre le taxi suivant. Elle me répondit qu'il s'agissait d'une question d'honneur et qu'à ce stade seule l'arrivée de la police lui ferait lâcher prise. Plusieurs spectateurs s'approchèrent alors pour lui expliquer qu'elle leur avait fait perdre suffisamment de temps et que la police n'accélérerait sûrement pas la résolution de l'affaire. Rouge d'essoufflement, elle eut un regard circulaire et prit conscience que des dizaines de visages l'observaient. Venue se distraire à Paris, elle était devenue l'attraction principale de la gare de Lyon.

La tension baissa d'un cran. La femme restait accrochée à la portière, mais je pouvais sentir qu'elle désarmait peu à peu. Profitant de cet avantage, je tentai une diversion et lui demandai sa destination. D'une voix plus calme, elle répondit qu'elle allait à Montmartre. Je lui proposai alors de partager un taxi. En effet, me rendant dans le XVII^e arrondissement j'étais prêt à faire un petit détour pour débloquer la situation. Mes paroles produisirent l'effet escompté. Je vis sa main molle se détacher de la Mercedes que le chauffeur s'empressa de regagner et de faire démarrer.

La femme se tourna vers moi et me dévisagea.

— Pourquoi faites-vous cela ? me demanda-t-elle, encore sur la défensive.

— J'aimerais rentrer rapidement chez moi, fut la seule réponse qui me vint à l'esprit.

Elle hocha rapidement la tête en signe d'assentiment, et j'eus pourtant l'impression qu'elle faisait ce mouvement au ralenti. Comme dans la file d'attente, le lent balancement de son corps rondouillard me surprit ; on l'aurait cru monté sur suspension hydraulique. À côté de nous, un taxi prit la place du précédent. Le chauffeur descendit nous ouvrir le coffre dans lequel je glissai immédiatement mon sac de voyage. Puis je revins vers mon inattendue coéquipière et me penchai pour saisir sa valise.

C'est à ce moment que j'entendis :

— Vous permettez ?

L'homme au teint blême que j'avais remarqué plus tôt s'empara alors de la valise et la déposa dans le coffre. Puis il revint vers moi et m'invita d'un geste à monter dans le taxi. Celle dont j'étais désormais certain qu'il s'agissait de sa femme en raison de l'air méprisant qu'elle affichait à son égard lui lança alors, sur un ton glacial :

— Toujours aussi lâche !

L'homme répondit d'un flegmatique :

— Toujours...

Il s'effaça alors pour laisser sa femme monter à bord du véhicule.

Pendant que le mari fermait la portière et que la femme terminait de se répandre à l'intérieur du véhicule, je m'interrogeai sur la capacité du taxi à nous contenir tous les trois sur le siège arrière, et sur ma propre capacité à supporter le trajet coincé au milieu de ce couple saugrenu que je n'avais aucune envie de connaître. L'homme eut alors un geste étrange. Il ne fit pas le tour de la voiture pour s'installer à mes côtés mais, penchant légèrement en avant sa grande carcasse dégingandée, tambourina des doigts sur le toit du véhicule. Interloquée, sa femme chercha quelques instants le bouton qui actionnait la vitre avant de l'abaisser.

— Mais enfin Alexandre qu'est-ce que tu fais, tu es idiot ou quoi, pourquoi ne viens-tu pas t'installer ? lui lança-t-elle.

— Je te quitte, répondit-il posément, sans que son visage ne trahisse le tragique d'une telle déclaration.

— Arrête tes bêtises, ce n'est pas le moment de me faire subir l'une de tes lubies. Monte immédiatement dans la voiture, je te prie.

Se tournant vers moi, elle ajouta :

— Monsieur a déjà eu la gentillesse de s'interposer lorsque ces fous m'ont littéralement agressée, tu devrais comprendre qu'il serait de bon ton de ne pas abuser davantage de son temps.

Désormais inquiet de la tournure que prenaient les événements, je m'apprêtais à répondre que j'allais en rester là et chercher un autre taxi lorsque le dénommé Alexandre nous asséna le coup de grâce :

— Je suis certain que monsieur saura très bien s'occuper de toi, annonça-t-il en me gratifiant d'un sourire hautain.

Il tira alors de sa poche un billet de 20 euros qu'il glissa au chauffeur en lui demandant de démarrer. Le plus surprenant n'est pas que nous restâmes, la femme et moi-même, totalement tétanisés par cette déclaration, mais que le taxi démarra aussitôt pour s'engouffrer dans la circulation dense et pressée de fin de journée. Tourné vers la lunette arrière, je vis le mari s'éloigner et disparaître parmi les centaines de voyageurs qui se hâtaient devant la gare.

Nous restâmes silencieux quelques instants. Puis le chauffeur nous ramena à la réalité :

— Quelle direction ? demanda-t-il.

— Déposez-moi n'importe où, lança rageusement mon accompagnatrice. Le plus loin possible de cet imposteur !

— Ne devriez-vous pas retourner à la gare pour avoir une explication avec votre mari, madame ? essayai-je à tout hasard.

— Je ne veux plus jamais entendre parler de lui, répondit-elle fermement.

Ce qui ne réglait pas notre problème de destination.

— Vous parliez tout à l’heure de Montmartre, c’est bien ça ? demandai-je.

— C’est ça, dit-elle sans desserrer la mâchoire.

— C’est compris, mais faudra être plus précis en cours de route, dit le chauffeur, qui en profita pour rouspéter contre un couple de petits vieux qui ne traversaient pas la chaussée assez vite à son goût.

La femme regardait fixement l’appuie-tête situé devant elle sur lequel était scotché un papier jauni indiquant le tarif des courses. Je cherchai mes mots quelques instants.

— Vous vous chamaillez souvent comme ça ? dis-je avec un faux air décontracté.

— C’est la première fois, annonça-t-elle.

Cette réponse me coupa toute envie de poursuivre la conversation. J’en voulais à ce couple de me rendre spectateur – « otage » auraient dit les médias – de leur dispute. Je m’interrogeai cependant. Se pouvait-il qu’un homme décide soudainement de quitter sa femme et le lui annonce froidement en descendant du train ? Combien d’années avaient-ils passé ensemble avant que, sur un coup de tête, l’un des protagonistes de cette vie à deux déclare que l’histoire devait s’arrêter ainsi, en un claquement de doigts ?

Pour une fois peu sensible à la beauté de la ville, j’observai distraitement les immeubles haussmanniens qui se succédaient maintenant à vive allure. Le rétroviseur panoramique par lequel notre chauffeur nous tenait constamment à l’œil me renvoya mon image miniature. Le trajet en train avait suffi à faire disparaître les rares couleurs qui étaient apparues durant le week-end sur mon visage. Ma barbe de trois jours n’arrangeait rien à l’affaire. J’affichais les stigmates typiques du Parisien qui avait depuis peu dépassé la cinquantaine : la mine pâle et fatiguée, le contour des paupières noirci, le double menton caché difficilement par une écharpe vieille de dix ans destinée uniquement à m’éviter de prendre froid, et non à me parer d’une singularité vestimentaire que je n’avais jamais eue. Je considérai qu’il était heureux que le miroir ne me renvoie pas

l'image de mon corps tout entier dont l'examen attentif se serait révélé déprimant.

Le taxi avait dépassé la place de la République et remontait désormais par l'allée réservée aux transports en commun du boulevard de Magenta.

— Et maintenant, c'est quoi l'adresse ? demanda le chauffeur.

Je ne tournai pas la tête vers l'inconnue assise à côté de moi, feignant d'être à nouveau intéressé par le paysage. Celle-ci semblait ne porter aucune attention à la question de notre chauffeur.

— Scusez-moi, dit-il, mais va falloir vous décider, parce que moi je suis pas divin !

Son lapsus m'aurait fait sourire en d'autres circonstances, et je me serais empressé de le noter dans le petit calepin qui ne me quittait pas. Mais à cet instant, ce glissement de langage me sembla cruellement souligner le tragique de la situation dans laquelle se trouvait cette femme que je ne connaissais pas quelques minutes auparavant.

Je m'adressai à elle, essayant d'être le plus conciliant possible.

— Madame, je comprends que la situation est difficile, mais il faut bien que le chauffeur sache où vous déposer, vous comprenez ?

— Je ne sais pas, répondit-elle quasiment sans bouger.

Ma surprise n'échappa pas au chauffeur de taxi qui, pensant probablement que toute cette histoire avait été patiemment élaborée pour lui causer des problèmes, nous fit part de son exaspération :

— Bon, moi je suis pas compliqué, il suffit de me dire où je vais et de me payer à la fin de la course. Mais là, ça fait dix minutes qu'on tourne autour du pot et le compteur affiche presque les 20 euros que vous m'avez donné à la gare de Lyon, alors va falloir m'indiquer le chemin, sinon je vous dépose au prochain carrefour !

— On ne s'énervé pas, dis-je, madame est sous le choc. Elle ne va pas tarder à

nous dire où elle désire se rendre et moi j'ai de quoi payer. Vous n'avez qu'à vous diriger vers les Abbesses, ajoutai-je pour gagner du temps.

Les Abbesses, pensai-je, songeur. L'un des endroits les plus contradictoires de Paris. Nichées sur les pentes naissantes de la butte Montmartre, on y trouve des bistrots épatants, dont la déco aussi bien que l'ambiance sont un mélange de populo et de bobo. On peut ainsi y passer une soirée charmante et hors du temps à déguster un délicieux Chablis, causant de façon impromptue avec une vieille mal fagotée qui vous raconte les rationnements de la guerre ou le retour des pieds-noirs d'Algérie. On peut également y vivre le pire des moments, les coudes collés au zinc mal nettoyé, hésitant à terminer une pression tiède au goût prononcé de détergent, gêné par les rires sonores d'un groupe de trentenaires pourris gâtés issus de la pub, en se faisant photographier à répétition par des touristes pressés par leur tour-opérateur.

Les reniflements de mon accompagnatrice me tirèrent de cette brève rêverie. Elle pleurait en silence, de grosses larmes roulant sur ses joues rebondies. Je tirai un mouchoir en papier de ma poche et le lui tendis. Elle ne remarqua pas mon geste. Je choisis de l'utiliser pour nettoyer mes verres de lunettes afin de me donner une contenance.

— Je ne sais pas où aller, dit-elle d'une toute petite voix.

— Vous connaissez certainement l'adresse où vous vous rendez !

— Non, répondit-elle, c'est mon mari qui a organisé ce voyage. C'est lui qui s'est occupé de tout réserver.

— Vous ne vous souvenez même pas du nom de cet hôtel ? essayai-je.

— Non, je sais seulement que nous avons réservé dans le XVIII^e, renifla-t-elle.

Notre véhicule avait tourné juste avant le Moulin Rouge, et entamait l'ascension de la rue Lepic.

— Et moi, je fais quoi ? demanda le chauffeur, on est presque rendus aux